

stant d'après, le jeune marin était dans les bras de son père.

Le capitaine poussa un profond soupir à cette vue, et pensa à son fils.

— Que vous êtes heureux d'avoir un enfant comme ce ui-là, dit-il en remerciant le maître du brick de son hospitalité!... puis il ajouta tout aussitôt... j'étais perdu sans son secours, mon navire faisait eau de partout...

— En mer et en danger, ne sommes-nous pas tous frères, répondit le capitaine danois, et un frère laisse-t-il périr son frère ?

— Vous n'obligez pas un ingrat, reprit le capitaine; mon nom est assez connu dans tous ces parages, je suis le capitaine Gualbert.

A ce nom, un cri échappa au jeune homme; il pâlit.

— Le capitaine Gualbert ! e ia-t-il, commandant le *Westmoreland* ?

— Oui, dit le capitaine étonné.

— Mon père !

Et Maurice vint tomber presque évanoui dans les bras du capitaine.

Il était si heureux, ce pauvre père, qu'il doutait encore que ce fût son fils; il fallut qu'on lui répétât vingt fois les détails de l'église tombée, et jusqu'à la plus petite circonstance des soins de Maurice pour Zoé.

— Et Zoé, Zoé, où est-elle ? demanda-t-il

Le capitaine Widfarne sortit et revint, tenant une jolie fille par la main.

Ce fut alors que Gualbert bénit mille et mille fois la foudre, l'ouragan, ses avaries, son vaisseau presque détruit qui l'avait forcé à aller chercher un asile sur un autre. Puis il remerciait Widfarne, et lui demandait comment il pourrait le récompenser.

— Votre navire est hors de service, répondit le brave Danois; partagez le mien; la mer est notre élément à tous trois, ne nous séparons pas; ma fortune est pour ces chers enfans; vous m'enlevez mon titre de père, laissez-moi du moins en remplir les droits.

Gualbert y consentit; on ne fit qu'un très-court séjour à La Havane, car il tardait à tout le monde d'être au Havre. Enfin, après un mois de traversée on y arriva; une lettre avait appris aux deux mères le bonheur qui les attendait. La jeune Mad. Gualbert surtout ne savait qu'elle devait aimer le plus de Zoé, sa fille unique, ou de Maurice qui la lui avait si bien conservée.

Cette famille est maintenant aussi heureuse qu'elle a été à plaindre pendant dix ans. Car le bonheur des parens dépend toujours de leurs enfans; et ceux-ci ne laissèrent rien à désirer aux leurs.

Je viens d'apprendre que Zoé était mariée à Maurice.

EUGÉNIE FOA.

RECRÉATIONS DE L'ECOLE MILITAIRE.

BATAILLE DU MONT-THABOR.

Pendant que Bonaparte assiégeait Saint-Jean-d'Acre, ses émissaires l'avertirent que les Syriens formaient de nombreux rassemblemens, et qu'encouragés par le fameux Pacha Djezzar, ils devaient, après s'être réunis aux Napiousams, marcher sur Saint-Jean-d'Acre pour en faire lever le siège. Afin de s'assurer de la vérité de ces rapports et reconnaître la force de ses nouveaux ennemis, le général en chef chargea les généraux Murat, Junot et Vial de parcourir et d'observer le pays. Le premier devait s'assurer du poste de Lafet, le second s'emparer de Nazareth, et le troisième avait ordre de prendre possession de Sour (l'ancienne Tyr). Tous

trois remplirent parfaitement leur mission.

Après la prise de Nazareth, Junot se dirigea sur le village de Cana. En y arrivant, il fut prévenu que l'ennemi, au nombre de deux ou trois mille cavaliers, se trouvait dans la plaine située entre Loubi et le Mont-Thabor. Cet avis ne l'arrêta ni ne l'intimida; arrivé au débouché de la vallée de Cana, il aperçut effectivement environ trois mille Arabes qui caracolaient dans cette plaine. Il rangea aussitôt son petit corps de troupes en bataille et se disposait à s'avancer sur l'ennemi, lorsqu'il aperçut derrière lui un corps de cavalerie fort de deux mille hommes au



moins, composé de Mameloucks, de Turckomans et de Maugrabins qui, contre leur ordinaire, marchaient au petit pas et en bon ordre.

Junot, sentant tout le danger de sa position, recommanda le silence le plus absolu à ses soldats, et leur enjoignit en même temps de ne faire feu que lorsque l'ennemi serait à portée de pistolet. Confiant dans sa force numérique, et ne supposant pas qu'une poignée d'hommes pût lui résister, l'ennemi attaqua avec furie; mais il fut accueilli par un feu si bien nourri et si meurtrier, qu'il perdit cinquante hommes dans deux charges consécutives.

Dans la dernière, un mamelouk qui portait un des principaux étendards, fut attaqué par un maréchal-des-logis de dragons. Les deux guerriers déployèrent autant d'adresse qu'ils montrèrent de bravoure, l'un pour enlever l'étendard, l'autre pour le défendre: pendant ce combat corps à corps, les deux chevaux s'abattent, mais les deux cavaliers restent en selle, et continuent une lutte acharnée; enfin le dragon, plus lesté que le mamelouk, se dégage, et lui passe son sabre au travers du corps; il s'empare alors de l'étendard, que son adversaire ne lui abandonne qu'avec la vie.

Pendant que les ennemis se retiraient en désordre, quelques-uns des plus braves revinrent encore escarmoucher; alors des carabiniers, voulant les combattre

corps à corps, s'élancèrent de leurs rangs sept ou huit engagements partiels eurent lieu, et chaque carabinier fit mordre la poussière à son ennemi.

Pour voir ces combats singuliers de plus près, Junot s'était avancé dans la plaine: reconnu à son uniforme et à son panache, deux mameloucks se précipitent sur lui; mais le général renverse le premier d'un coup de pistolet, et d'un coup de sabre blesse le second qui s'échappe à toute bride.

Cependant Junot envoie demander du secours à Bonaparte. Il voyait clairement qu'il ne pourrait faire tête aux troupes de Damas et d'Alep qui s'avançaient sur lui.

En conséquence le général Kléber reçoit l'ordre de partir avec sa division. Le lendemain, 10 avril, il arrive à Nazareth, et le 11 les deux généraux réunis s'avancèrent jusqu'à la hauteur de Seid-Jarra, où ils rencontrèrent l'armée des Pachas descendant dans la plaine et étendant ses ailes pour envelopper les Français. Mais Kléber qui a deviné l'intention des chefs ennemis, les prévient: en même temps qu'une partie de sa division formée en carré charge la cavalerie, il fait attaquer l'infanterie qui s'était jetée dans le village de Seid-Jarra.

Le général Junot, chargeant comme un simple soldat, a son cheval tué sous lui; il en monte un second qui, quelques instans après, tombe percé de plusieurs bal-

les; enfin il s'élance sur un dromadaire qui éprouve bientôt le même sort; il avait reçu trois balles mortes dans ses habits. Après la plus vive résistance le village est emporté, les ennemis sont culbutés et forcés de fuir jusqu'au bord du Jourdain.

Malheureusement Kléber manque de munitions; ne pouvant les poursuivre, il est obligé de se replier sur Nazareth, tandis que le gros de l'armée arabe se retire vers le Bysard qui devient le rendez-vous général des rassemblemens ennemis. Bientôt l'armée des Naplousains opère sa jonction avec celle des Pachas, composée des mamelouks d'Ibrahim-Bey, des Janssaires de Damas, d'Alep et de plusieurs tribus d'Arabes venant de Syrie. Ces deux armées, fortes d'environ vingt mille chevaux et dix mille fantassins, vinrent camper le 14 avril, dans la plaine de Fouli, appelée autrefois Esdrelon.

Afin de se débarrasser d'ennemis aussi nombreux, qui pouvaient venir l'attaquer lui-même dans son camp, Bonaparte, sur le rapport que lui en fait Kléber, se décide à en venir à une bataille générale. Mais il ne veut pas la livrer sous les murs de Saint-Jean-d'Acre, il aura à craindre de voir les assiégés seconder les Pachas déjà formidables par eux-mêmes. Il ne laisse devant Acre que les divisions des généraux Lannes et Reynier. Murat, qui l'avait rejoint après la prise de Lafet, est envoyé en avant suivi de mille hommes d'infanterie, d'une pièce d'artillerie légère et d'un détachement de dragons, avec ordre de marcher à grandes journées pour se réunir au général Kléber. Bonaparte lui-même se met en route; il arrive le 16 à 10 heures du matin sur des hauteurs d'où il découvre la plaine d'Esdrelon et le Mont-Thabor.

Il serait difficile, mes jeunes amis, de vous décrire le spectacle qui vint alors s'offrir à la vue du général en chef.

Dans la plaine, à trois lieues environ, la division Kléber, forte à peine de deux mille hommes, formant deux carrés, était aux prises avec la masse entière de l'armée, et à deux lieues en arrière du champ de bataille, le camp des mamelouks se développait au pied des montagnes de Naplous.

Ainsi depuis le matin la bataille du Mont-Thabor était commencée; ainsi une poignée de Français affrontaient avec autant de sang-froid que de bravoure un ennemi dix fois plus fort, déterminé, et qui l'enveloppait de toutes parts.

Les Turcs essayaient d'entamer les deux carrés par des charges tantôt partielles, tantôt générales, et en poussant,

à la manière des Orientaux, d'horribles hurlemens. Chaque fois, l'héroïque contenance des Français, les feux de file, celui de l'artillerie et la mitraille, portaient dans les rangs épais des Arabes un épouvantable ravage. En peu d'heures les carrés français se trouvèrent naturellement retranchés derrière un rempart de cadavres d'hommes et de chevaux.

Kléber s'étant aperçu que l'un des carrés devenait trop petit pour renfermer les chevaux, les caissons et autres équipages, prit le parti de n'en former qu'un seul des deux. Ce mouvement s'opéra à la vue de l'ennemi avec autant de calme et de précision que si l'on eût été à la parade. Malgré la fureur et la persévérance des attaques multipliées des Musulmans, ce carré demeura impénétrable.

Le brave Kléber savait qu'ils avaient coutume de cesser de combattre au coucher du soleil; son intention était de se maintenir jusqu'à ce moment, et de profiter de leur retraite pour se jeter à leur poursuite.

Toutefois Bonaparte, comme nous venons de le dire, après avoir contemplé quelques instans cette scène étonnante, prit ses dispositions pour commencer l'attaque. Son petit corps d'armée est divisé en deux carrés, dont la direction, combinée avec la disposition de la division Kléber, doit enfermer les Turcs au centre d'un triangle.

À la vue de l'ennemi, et surtout à l'aspect des dangers que courait Kléber, les Français avaient demandé à grands cris de marcher de suite au combat pour secourir leurs compagnons d'armes. Bonaparte, toujours calme, avait contenu leur ardeur; mais aussitôt qu'il fut en mesure, et au moment d'attaquer, il fit tirer quelques coups de canon pour avertir son brave lieutenant de son arrivée.

Il était à peu près une heure de l'après-midi: à ce signal inattendu, les soldats, fatigués de l'opiniâtre et sanglant combat qu'ils soutenaient depuis le matin, se raniment et s'écrient avec enthousiasme: « *c'est Bonaparte!* » Aux bruyantes acclamations qui s'élèvent spontanément des rangs français, les Musulmans, qui fournissaient encore une nouvelle charge, s'arrêtent étonnés. Mais Kléber, qui a compris l'intention de son général, cède à l'impatience de ses soldats, et prend aussitôt l'offensive. Le général Verdier, à la tête de quatre compagnies de grenadiers, sort du carré, et attaque audacieusement le village de Fouli, que l'infanterie ennemie occupe; soutenu par un pi-

quet de cavalerie que Junot commande, il emporte le village à la baïonnette.

A ce moment même, le général en chef arrivait sur le champ de bataille, et entraînait en ligne. L'impétueux général Rampon, à la tête de la célèbre 32^e demi-brigade, s'élance au pas de charge et attaque l'ennemi en flanc et à dos. Vial se dirige avec la 18^e sur le village de Nourès, pour forcer l'ennemi à se jeter dans le Jourdain; enfin les guides à pied se portent au pas de cou se vers Jennin pour lui couper la retraite sur ce point.

Si deux mille hommes immobiles dans la plaine de Fouli n'avaient pu être entamés par un ennemi si supérieur, que pouvait-il espérer en voyant les nouveaux braves qui venaient se joindre aux premiers? Vainement il essaya de se reformer et de résister: le plus grand désordre se mit dans tous les rangs. Séparé de son camp, il ne sait plus de quel côté échapper aux Français. Coupe vers les montagnes de Noplous, coupé de Dgenine, de ses magasins, et entouré de tous côtés, il parvient cependant à se réfugier derrière le Mont-Thabor; toujours poursuivi, il gagna, pendant la nuit, le pont d'El-Medjanch; mais plusieurs mil-

liers d'hommes se noient dans le Jourdain en cherchant à le passer à la nage.

Après la bataille de Mont-Thabor ou d'Esdreton, les troupes musulmanes se dispersèrent et ne reparurent plus pendant le siège de Saint-Jean-d'Acre.

Ce fait d'armes, mes enfans, fut le résultat brillant de l'admirable combinaison des mouvemens de Bonaparte; nous devons ajouter que, si son génie avait assuré le succès, la froide intrépidité de Kleber l'avait commencé.

Ajoutons encore un fait qui n'étonnera pas de la part du général en chef: dans son rapport au directoire, il eut la rare modestie d'attribuer presque toute la gloire de cette journée à Kleber, son digne lieutenant.

Enfin le 20 avril, après cinq jours d'absence, il reentra dans son camp et reprit le siège de Saint-Jean-d'Acre. Mais Philippeaux, son compagnon de l'école militaire, et le commodore anglais Sidney-Smith, tous deux échappés des cachots du Temple, étaient accourus dans cette contrée pour lui enlever la victoire, et le faire échouer devant cette place.

ANTONIN DE VILLARS.

HISTOIRE DES CHIENS CÉLÈBRES.

LE CHIEN DU MONT SAINT-BERNARD.

Le mont Saint-Bernard, qui fait partie des Alpes, est une des montagnes les plus hautes que nous connaissions; elle ne s'élève pas à moins de 10,600 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Cette montagne s'appelait jadis le *Mont-Joux*, des deux mots latins, *Mons Jovis*, montagne de Jupiter. Les païens avaient coutume de donner à leur Jupiter différents surnoms, suivant les objets particuliers confiés à sa protection spéciale.

Sur le sommet d'un des pics de cette montagne, à la place où est aujourd'hui un hospice, s'élevait une statue représentant un Dieu dans la force de l'âge et rayonnant de beauté; ses attributs étaient plutôt ceux de l'Apollon que du maître de l'Olympe. On lisait sur le piédestal cette inscription qui retraçait à la fois le nom de la Divinité et celui du gouverneur romain qui lui avait élevé cette statue :

LUCIUS LUCILIUS
DEO PENNINO
OPTIMO
MAXIMO
DONUM DEDIT.

« Lucius Lucilius a rendu cet hommage au très-grand et très-excellent Dieu Penninus. »

Cette statue subsista jusqu'en l'an 962, époque à laquelle un vertueux cénobite, Bernard de Menthon, archidiacre d'Aoste, fonda sur la montagne à laquelle il a donné son nom, l'hospice que nous y voyons encore aujourd'hui.

De grands événemens ont rendu célèbre le mont Saint-Bernard : c'est là qu'Annibal franchit les Alpes à la tête de son armée; c'est là aussi que passèrent César et une partie de l'armée de Charlemagne. César entretenait dans les Al-

Journal

Des

Enfants

4